

CHAPITRE XXXII

Mort du capitaine Ramaeckers. — Les travaux de Becker à Karéma. — Expédition Storms. — Voyage à la côte occidentale du lac Tanganika. — Chez les Vouaroungou. — Création d'une station à Mommpara. — Le sultan Mpala — L'échange du sang.

LE 25 février 1882 fut un jour de deuil pour Karéma : victime de son grand dévouement, ayant voulu résister jusqu'au bout, le capitaine Ramaeckers avait fini par succomber au mal implacable qui le minait : il mourut courageusement sur le sol même auquel il avait voué toute son énergie.

En apprenant cette mort, l'impression fut si profonde, si cruelle, que plus d'un en Belgique laissa échapper un cri d'indignation, de colère, contre l'hydre africaine qui ravissait ainsi la vie de ceux dont nous nous enorgueillissons le plus.

Ce cri de légitime colère, réprimons-le. Les grandes œuvres ont toujours eu leurs martyrs. Si, dans un jour de péril, la patrie avait demandé leur vie à ces nobles victimes de l'Afrique centrale, ils la lui eussent donnée avec joie ; mais si ce n'est point le salut, c'est la gloire que la patrie leur doit : échelonnées sur la grande voie de l'humanité à travers le pays des nègres, ces tombes rappelleront le nom de la Belgique aux postérités les plus reculées.

Mû par une pieuse pensée, Becker éleva un mausolée à la mémoire de son chef regretté : sous le ciel africain, au bord du lac Tanganika et à l'ombre de notre station, se dresse un petit monument dont l'intérieur figure une crypte tendue d'étoffe noire ; le portrait photographié de Ramaeckers s'y trouve encadré et, comme en un sanctuaire, notre sympathique compatriote repose là non pas en exil, mais au milieu de ses amis, de ses collègues qui poursuivent son œuvre, et au sein de cette population noire remplie de respect pour le tombeau de l'homme blanc, son bienfaiteur.

Après la mort de Ramaeckers, Becker prit le commandement de la station de Karéma et, dans ces fonctions, il sut doubler encore cette énergie qu'il apporte dans tout ce qu'il fait.

C'est à lui que l'on doit le groupement de ces nombreuses familles indigènes qui sont venues s'abriter autour de l'établissement belge, augmentant ainsi dans de notables proportions la population laborieuse de notre colonie africaine. Chacune de ces familles se construisit une case autour de laquelle on lui concéda assez de terrain pour qu'elle pût y trouver sa subsistance. Cette colonie atteignit promptement le chiffre de soixante ménages qui tous se trouvèrent par le fait sous la dépendance de l'Européen dont ils suivaient les conseils et les lois.

On peut se figurer sans effort les difficultés qui ont entouré cette entreprise : inculquer le sentiment de la famille à ces pauvres déshérités pour qui le mariage n'est qu'un accouplement, une affaire, enseigner en même temps leurs devoirs mutuels à ceux qui ne connaissent qu'un seul droit, la force, c'était là un travail qui nécessitait une patience admirable, de la douceur, de l'énergie, et surtout une reconnaissance absolue de la part du nègre dont l'étude déconcerterait plus d'un habile psychologue. Il faut avoir vécu avec les noirs, il faut parler leur langue, connaître leurs enfantillages, leurs raisonnements, leurs aspirations, pour pouvoir les manier, pour oser tenter leur régénération.

Becker entreprit cette tâche et il y réussit, grâce à ces deux moyens infaillibles, la volonté et la persuasion.

Becker s'appliqua également à compléter les installations de la station : il fit construire un vaste *boma* de deux cent cinquante mètres de longueur, et creuser un puits où le personnel de la colonie trouve aujourd'hui l'eau qui lui est nécessaire et qu'autrefois il devait aller chercher au lac; de nombreux chemins furent ouverts pour faciliter le défrichage de la campagne environnante, et permettre tous les essais agricoles que l'on y voudra faire. Becker dota encore Karéma d'un superbe bateau à voiles qu'il obtint



LE LIEUTENANT STORMS.

en transformant à cet usage une grande pirogue indigène jadis achetée par le capitaine Popelin.

A l'heure même où Ramaeckers succombait, une expédition nouvelle s'organisait à Zanzibar pour venir relever celle que le sort éprouvait si cruellement et dont Becker fut le seul survivant. Elle se composait du lieutenant d'état-major Émile Storms qui en avait le commandement, et du lieutenant aux grenadiers Camille Constant; malheureusement, ce dernier ne put supporter le climat, et, malade à Zanzibar, il fut obligé de revenir en Europe.

Le 9 juin, Storms quitta la côte et son voyage s'accomplit dans des conditions très heureuses, car il ne lui fallut que trois mois et demi de marche pour franchir la distance énorme qui le séparait de Karéma. L'époque était favorable, en ce sens que la saison pluvieuse avait pris fin; et cependant l'intensité des pluies avait été telle, que dans la région de l'Ousagara, du 6 novembre au 24 avril, il était tombé 1^m 826 d'eau; la Moukondocoua avait débordé et, dans son cours impétueux, avait entraîné avec elle des villages entiers.

La guerre sévissait alors dans l'Ourori et, fuyant de tous côtés, les populations accouraient en foule vers la station française du capitaine Bloyet, dont la présence les rassurait. Au demeurant, ces Vouarori ou Nassangous sont laborieux et bons cultivateurs, et leur arrivée ne pouvait qu'être profitable au pays. Là aussi le défrichement était poussé avec activité et, comme à Karéma, des villages et des champs nombreux remplaçaient les fourrés et les broussailles.

Les fauves et les fourmis blanches, les *mtchouas*, désolaient malheureusement la contrée: lions, panthères, hyènes, venaient nuitamment visiter les enclos du capitaine Bloyet, dont ils dévorèrent même un âne de selle qu'il venait d'acheter; dans sa demeure, les termites émiettaient en une seule nuit un parapluie suspendu à la muraille; à bout d'expédients, Bloyet recourut au cyanure de potassium pour purger les alentours de ces hôtes destructeurs.

Storms ne fit que passer en quelque sorte à Taborah: nous n'y avons plus de poste, et la maison du docteur Van den Heuvel était alors occupée par les missionnaires catholiques faisant partie de l'ancienne expédition du père Guyot.

Storms atteignit Karéma le 27 septembre 1882, et, dès son arrivée, il se répandit en éloges sur les travaux que Becker venait d'y exécuter; tous ceux, d'ailleurs, qui passent par Karéma, missionnaires ou explorateurs, témoignent la même admiration, ressentent la même gratitude, car notre station est aussi hospitalière que prospère et confortable.

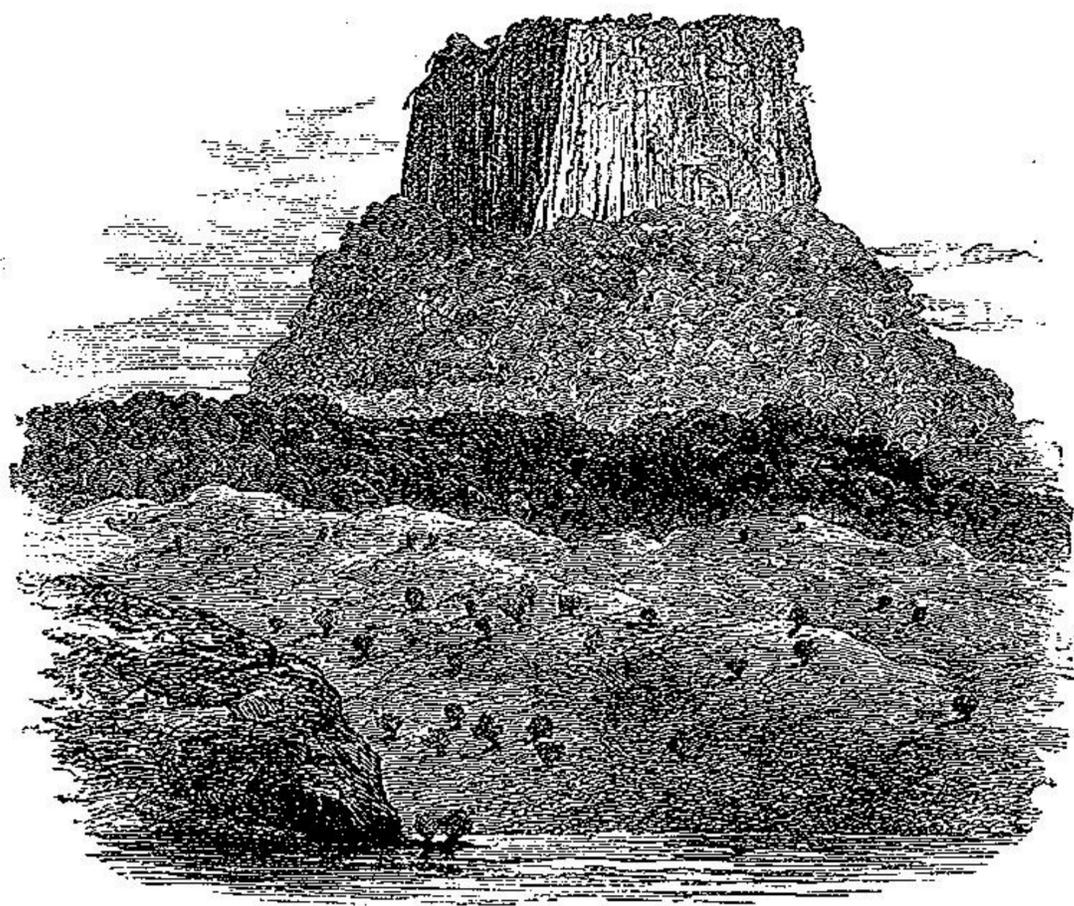
Becker retourna alors à Zanzibar où il licencia le personnel des askaris de la caravane Ramaeckers. Au même moment partait d'Europe, comme futur adjoint de Storms, un autre Belge, Émile Maluin, qui ne put supporter le climat et ne dépassa pas la côte; l'Association le remplaça par notre compatriote Victor Beine, qui remplit actuellement les fonctions du sous-chef de la station de Karéma.

Cependant les instructions de Storms lui prescrivant d'aller établir sans retard un nouveau poste à la côte occidentale du lac Tanganika, il se décida

à recourir aux services de ses voisins de Ganda, les Allemands Böhme et Reichardt, et confia au premier le commandement provisoire de Karéma pendant son absence et jusqu'à l'arrivée de son adjoint belge.

Alors, accompagné de M. Reichardt et de vingt-quatre askaris, Storms s'embarqua, le 27 avril 1883, à bord du bateau à voiles que Becker avait si heureusement emmenagé, et il cingla vers Mommpara, sur la côte occidentale du lac Tanganika.

Les extraits suivants du propre journal de Storms feront connaître aux lecteurs, mieux que je ne pourrais le faire moi-même, le pays qu'il a par-



MONT MOUROUMBI (TANGANÏKA).

couru, ainsi que les mœurs et coutumes observées par lui chez les Vouaroungou qui peuplent ces contrées.

1^{er} mai 1883. — Je reprends mon voyage vers le nord, à 6 heures et demie du matin. Nous sommes poussés par un vent favorable, mais les vagues sont fortes et étalent fréquemment sur le bateau. Nous traversons un golfe. La distance qui nous sépare de la côte nous empêche d'en distinguer les détails; toutefois, aucun accident de quelque importance ne pourrait nous échapper. L'aspect de la côte ne varie pas.

A 11 heures, nous jetons l'ancre sur les rives du Lofoukou. A la pointe d'un cap, situé un peu au sud du fleuve, se trouve un petit village dont les

habitants se précipitent vers la côte en nous voyant arriver. Nulle part je n'ai constaté la pusillanimité dont on accuse les gens du Maroungou. Partout, dès notre arrivée, les indigènes, loin de fuir, sont venus à nous, en offrant de nous vendre des vivres.

Ici le site est magnifique, et une vaste plage s'étend entre le lac et le pied des montagnes. Je ne veux pas m'éloigner avant d'avoir exploré ce lieu en détail. Si cet emplacement convient à l'établissement d'une station, je m'y installerai. Je ne tiens pas à pousser plus au nord, parce que les Anglais y sont (1) et qu'il est bon de laisser un certain espace entre les établissements européens.

Le temps est superbe, la chaleur très supportable. Vers trois heures, mon thermomètre marque 28 degrés.

2 mai. — Dans la matinée, j'envoie de petits présents aux sultans des deux rives du Lofoukou.

L'après-midi, accompagné de M. Reichardt, j'essaye de remonter le fleuve avec mon cutter, mais au bout d'une heure je suis obligé de renoncer à l'entreprise. Le courant est très violent; malgré l'effort de dix rameurs, nous perdons du terrain et nous reculons. Le fleuve, dans la petite partie que j'ai parcourue, coule au milieu d'un terrain d'alluvion très fertile; aussi les cultures sont-elles très développées sur les deux rives.

Au retour de mon excursion, je trouve chez moi le principal sultan de la contrée, venu pour me rendre visite avec une de ses femmes. C'est la première fois que je constate un fait de cette nature.

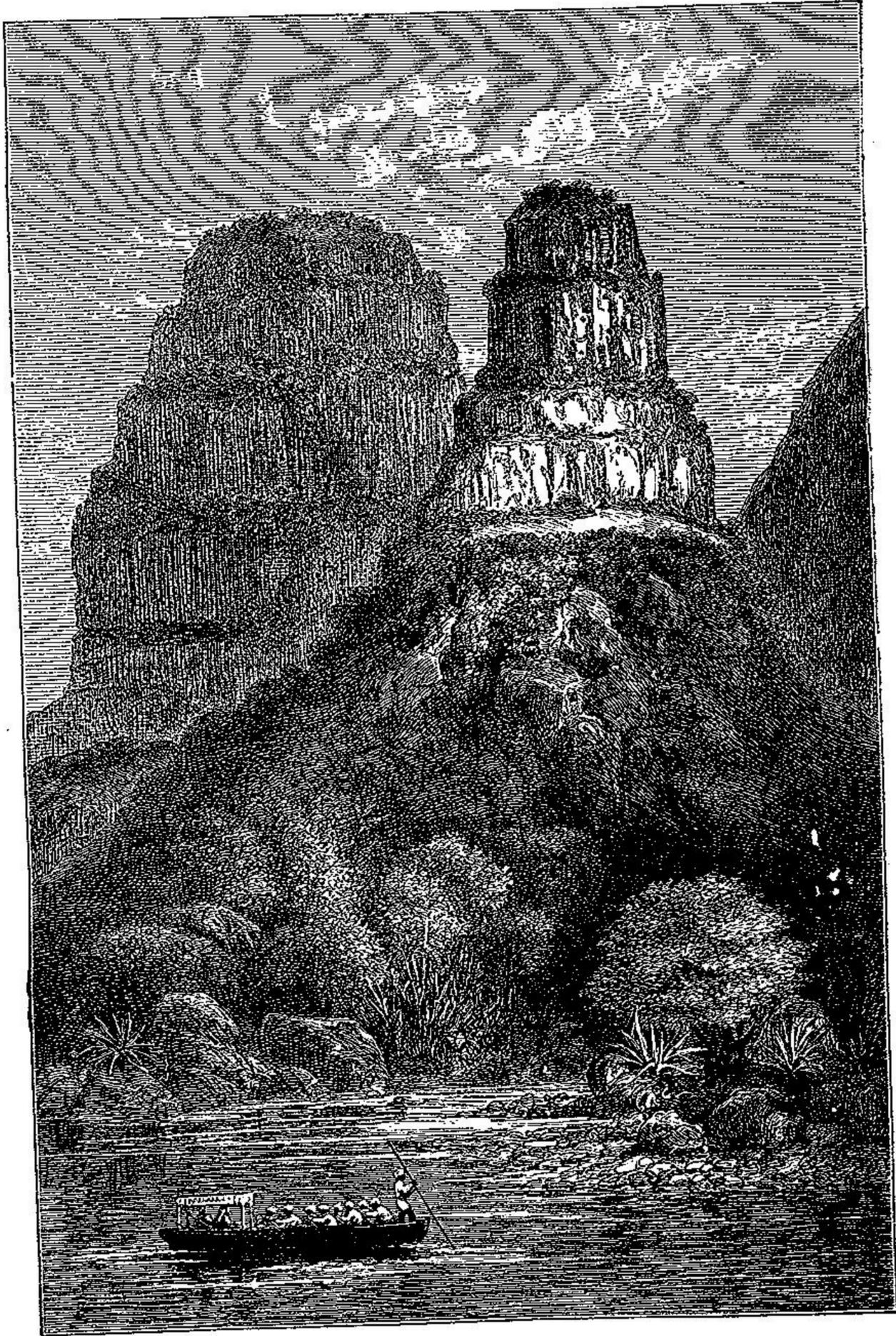
Je lui communique mon intention de m'établir dans son voisinage. Il accueille cette ouverture avec beaucoup de plaisir, et me dit qu'il doit préalablement en référer aux autres sultans. Avant de prendre congé de lui, je donne un kitambo d'étoffe à sa femme.

Cette visite, dont le récit n'occupe que quelques lignes, a néanmoins été assez longue; on ne peut s'imaginer jusqu'où l'on pousse ici le besoin de parler pour ne rien dire, ou pour ne dire que peu de chose.

Voici à peu près le cérémonial suivi :

Lorsqu'un indigène veut s'adresser au sultan, il se met à genoux. Quand le sultan parle, on l'écoute en silence; toutefois, si pendant son discours on veut marquer son adhésion sur certains points, on fait entendre un léger claquement de mains, de manière à ne pas couvrir la voix de l'orateur, mais de façon cependant que ce mouvement attire son attention. Lorsque le sultan a fini de parler, il en prévient l'interprète par un claquement de mains que ce dernier répète.

(1) A Mtowa.



MONTS KATÉYÉ ET KABEMBOUA.

Les Vouaroungou portent le costume des autres tribus de la rive occidentale du lac. La plupart des indigènes sont couverts d'une étoffe d'écorce ; quelques-uns sont revêtus d'un tissu fait avec des herbes ; d'autres, et c'est le plus petit nombre, se fabriquent une étoffe grossière avec le coton qu'ils cultivent.

Le tatouage est fort usité ; quelques indigènes en ont le cou complètement couvert ; d'autres ont deux bandes croisées en sautoir. Les diverses tribus se distinguent entre elles par les dessins.

Les femmes sont également tatouées ; elles ont ordinairement autour du nombril tantôt une espèce de soleil, tantôt une série de petits carrés qui montent jusqu'au sternum et vont toujours en diminuant vers les flancs. Deux séries de lignes partent en outre des épaules et descendent jusqu'aux seins.

Les dents supérieures sont limées comme chez les indigènes de la rive orientale du lac. Les traits du visage sont réguliers, les lèvres sont peu épaisses et le nez est légèrement épaté. La race est belle, et je crois que la taille moyenne est plus élevée que dans notre pays.

Les indigènes mettent leur principal luxe dans la coiffure dont les formes sont très variées ; cette grande variété m'en rend la description impossible.

La coiffure la plus suivie est loin d'être agréable, du moins aux yeux d'un Européen ; les cheveux, couverts d'un corps gluant, sont réunis par touffes, puis ces touffes sont roulées en boules grasseuses assez symétriquement espacées. Les cheveux ainsi disposés sont teints en rouge, et de l'huile versée à profusion complète cette coiffure que tous les corps gras qui l'enduisent sont loin de rendre propre. Les cheveux du front et de la nuque sont rasés.

Un autre genre de coiffure consiste à laisser croître les cheveux et à en faire des tresses qui sont réunies au sommet de la tête par de grandes épingles en fer et des plumes.

Les armes des indigènes du Maroungou sont l'arc, la flèche, la lance et la hache. Ils n'ont pas d'armes défensives. Les flèches sont faites avec des petits roseaux terminés par une pointe de fer dont la forme varie beaucoup. La plupart sont empoisonnées.

La langue des Vouaroungou paraît différer presque complètement de



COIFFURE DE L'OUGHÉYÉYA.

celle des peuplades de la rive orientale du lac ; plusieurs de mes askaris qui parlent quelques-uns des dialectes usités dans cette dernière contrée, ne parviennent à en comprendre que fort peu de mots.

Au point de vue de l'industrie, les Vouaroungou peuvent être placés sur la même ligne que les habitants du Ravendi et du Fipa. Ils travaillent le fer plus habilement que ces derniers ; ils cultivent le coton et en font des tissus ; ils fabriquent en outre une sorte d'étoffe avec certaines herbes. La poterie est plus ornementée que sur la rive orientale du lac, et la vannerie n'a pas grand'chose à envier à l'art européen.

La culture est la même aussi que sur la rive orientale du lac, mais ne s'étend guère au delà des besoins de la population, par une raison bien simple : c'est qu'il n'y a aucun débouché commercial, si ce n'est de temps à autre une petite caravane venant d'Oudjidji pour faire le commerce des esclaves.

Le terrain ne manque pas ; la culture prendra de l'extension dans les mains des Européens. Les produits du sol consistent principalement en maïs, viazies (patates), arachides, fèves, ricin. La canne à sucre et le moutama sont peu cultivés.

Le bétail fait complètement défaut, comme aux environs de Karéma et pour le même motif. C'est un butin très convoité par les peuplades guerrières et qui attire les pillards. Les seuls animaux domestiques sont les poules et d'affreux roquets auxquels mon chien Djek fait la guerre. Des trois chiens que je me suis procurés à Zanzibar, Djek est le seul survivant.

Les Vouaroungou sont d'un caractère doux, mais paresseux et très bavards.

3 mai. — Continuation de la reconnaissance de la contrée. Beaucoup d'emplacements conviennent pour y construire une station, mais il n'y en a qu'un qui offre un abri pour notre bateau : c'est le petit cap de Mommpara.

Cet endroit seul m'arrête définitivement, et voici ce qui m'y détermine :

Si je m'établis au sud du Songoué, je m'éloigne de la direction que je compte prendre ultérieurement lorsque je me dirigerai vers le Loualaba. Entre Songoué et Mommpara, j'ai visité toute la côte, et je n'ai trouvé aucun autre lieu qui puisse convenir aussi bien que Mommpara. Si je me porte plus au nord, d'une part je m'écarte de Karéma, et d'autre part je me rapproche trop de la station des Anglais.

Mommpara offre des avantages sérieux. Si la Loukouga devient navigable, j'en profiterai, car je n'en suis distant que de trois ou quatre journées de marche ; à Mommpara, il y a un grand espace le long du rivage pour le campement des caravanes ; enfin c'est un centre populeux où l'on

trouvera facilement à se nourrir. La culture s'étendra selon les besoins.

Le point où je compte établir la station est situé près du 7° parallèle sud.

Dans l'après-midi, j'ai reçu la visite du sultan, accompagné cette fois d'un autre sultan de la contrée, ce dernier suivi de deux de ses femmes.

Après la cérémonie d'usage, nous abordons la question de l'établissement



ARRIVÉE DE STORMS A MPALA.

d'une station sur son territoire. Je vois que les fusils de mes hommes ont inspiré quelque crainte. Le sultan me dit que ses gens sont pacifiques, doués d'un bon caractère et qu'il espère que la paix ne sera pas troublée par ma présence.

J'affirme mes bonnes intentions, je leur déclare que je désire me faire

l'ami de tous les habitants, et que, loin de les inquiéter, je les défendrai au besoin s'ils sont attaqués.

Cette déclaration est reçue par une salve d'applaudissements de toute l'assistance. J'achève de me rendre les deux sultans favorables en leur donnant quatre petits kitambis et huit dotis de satini, dont ils sont enchantés.

Enfin ils me demandent le point que j'ai choisi : j'indique le petit cap de Mommpara. Nous nous y rendons ensemble et je prends possession du terrain.

Vers le soir, le sultan m'envoie son nyampara pour me demander si je veux me faire son frère de sang. Je lui fais répondre que nous procéderons plus tard à cette cérémonie.

Ainsi se clôture la journée. J'ai obtenu ce que je désirais.

Cependant, depuis mon arrivée dans le Maroungou, Mpala, le chef de la contrée qui porte son nom, n'avait cessé de manifester le plus vif désir de se faire mon frère de sang. De mon côté, j'avais hâte de répondre à ses sollicitations, car ma présence dans les environs de son village commençait à inspirer à ses sujets une telle panique, que plusieurs petits hameaux étaient déjà déserts.

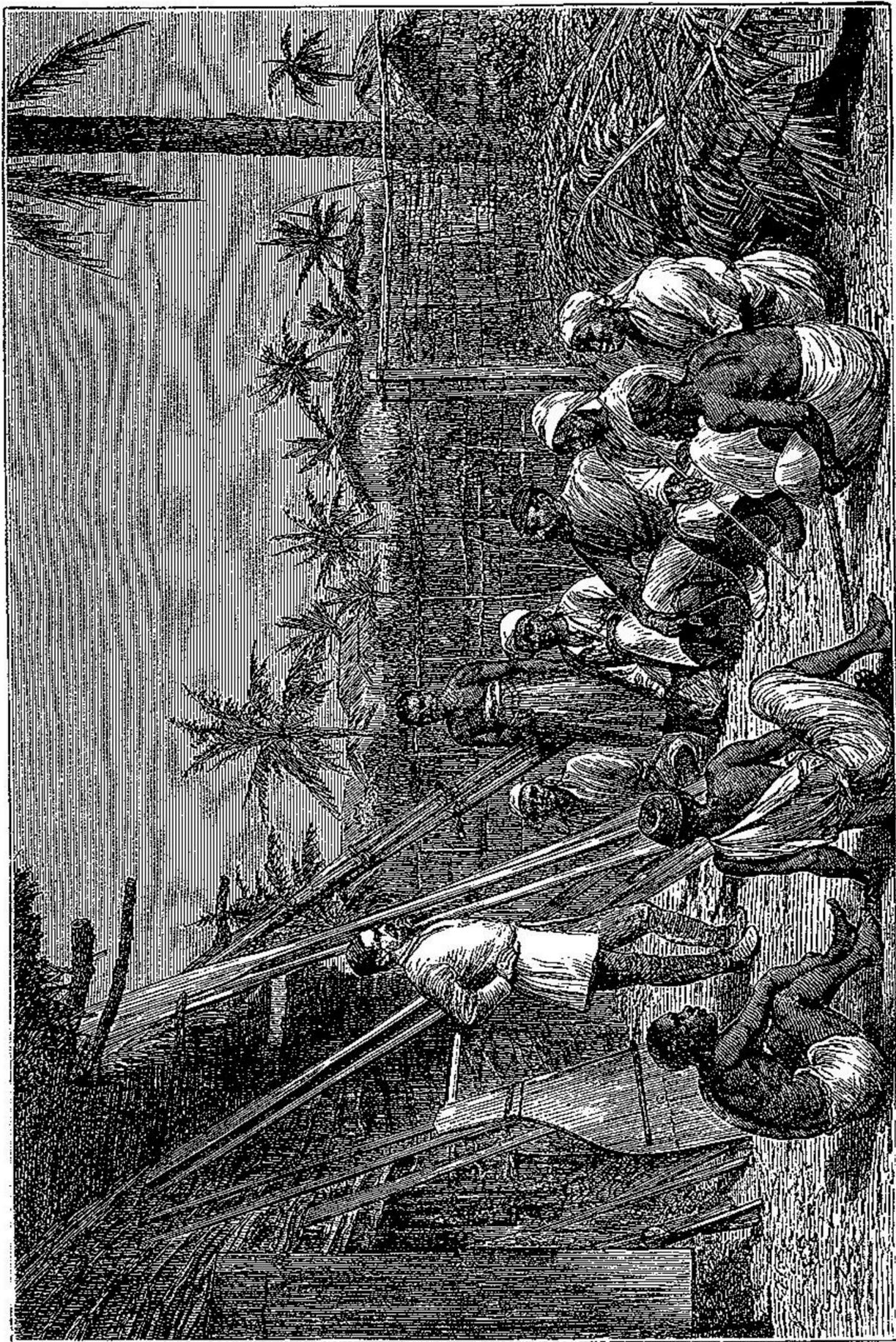
L'échange du sang était le seul moyen de faire renaître la confiance dans les esprits, et j'attendais avec impatience, pour procéder à la cérémonie, que mon bateau fût revenu de Karéma où je l'avais envoyé chercher quelques menus objets qu'il est d'usage d'offrir au moment de la fraternisation.

Le bateau étant arrivé le 25 juin, je fis aussitôt prévenir Mpala et je me rendis à son village, accompagné de tout mon monde. Pour donner plus d'éclat à la fête, mon compagnon d'excursion, le voyageur allemand M. Reichardt, s'était joint à moi avec sa caravane, si bien que je me trouvais ainsi à la tête d'une troupe de plus de deux cents personnes.

Le bruit des tambours et des trompettes ne tarda pas à faire accourir tous les indigènes des environs.

Lusinga, chef d'un vaste district situé à deux journées de marche à l'ouest, et qui était venu à Mpala pour me saluer, était resté pour présider la cérémonie.

Tout d'abord, mon futur frère fut fort effrayé en me voyant approcher avec des forces considérables : il se figurait que je venais dans l'intention de m'emparer de sa personne et de sa résidence. A la vue de cette panique, Lusinga, plus intelligent et que faisaient rire les craintes de son voisin, me conseilla de procéder à la cérémonie en dehors de l'enceinte du village.



LE CONSEIL.

Une grande natte fut alors étendue dans la plaine pour notre réception. Lusinga nous y fit asseoir l'un en face de l'autre, au milieu de l'assemblée très nombreuse des indigènes et des hommes de nos caravanes, qui faisaient cercle autour de nous.

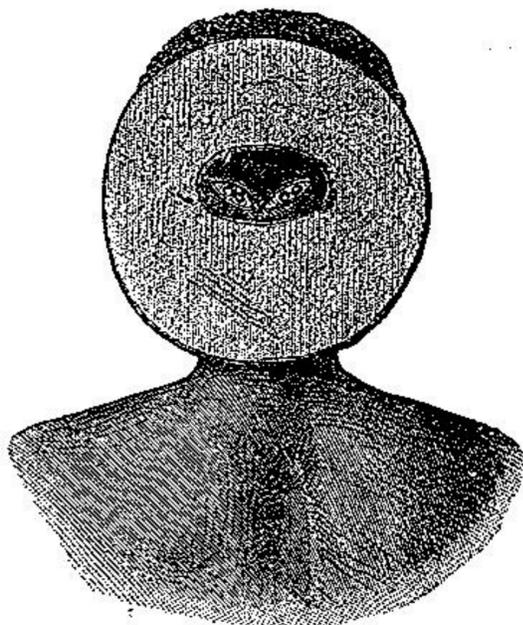
Puis la cérémonie commença.

Le président ordonna de tuer deux poules, dont on fit griller les foies devant nous. Pendant ce temps, un des nyamparas de Mpala me pratiquait une incision à la poitrine avec un fer de lance, tandis qu'un de mes hommes en faisait autant au sultan nègre.

Les foies grillés nous furent ensuite apportés imbibés du sang des futurs frères. Je mis dans la bouche de Mpala le foie humecté de mon sang, tandis



NATUREL DE L'OUHYÉHYA.



COIFFURE D'UN NATUREL DE L'OUHYÉHYA.

que lui me faisait manger le foie imprégné du sien. En somme, petit lunch assez peu régalant.

La première partie de la cérémonie était terminée.

On passa alors aux serments, qui sont prononcés par des tiers. Pendant tout le temps qu'ils durent, on entre-choque des fers de lance au-dessus de la tête de chacun des initiés.

« Mtémi, dit un orateur noir en s'adressant à Mpala, vous êtes maintenant le frère de l'homme blanc ; si vous lui faites du mal à lui ou à l'un des siens, vous mourrez ; si vous lui faites la guerre, vous mourrez, les membres de votre famille mourront et votre pouvoir disparaîtra. »

Lusinga prit ensuite la parole, et s'adressant à moi :

« Homme blanc, dit-il, le serment d'amitié par lequel vous vous liez aujourd'hui avec Mpala doit être sincère. Vous venez au milieu de nous,

vous ne pouvez pas nous mépriser. Si vous faites du mal à Mpala ou à l'un des siens, vous mourrez; si vous lui faites la guerre, vous mourrez, tous les vôtres mourront et votre puissance finira. »

A peine avait-il achevé ce discours, qu'une explosion de deux cents coups de fusil, tirés par nos hommes, éclata, émerveillant l'assistance indigène qui n'avait jamais assisté à un spectacle aussi imposant. Toute la bande, en proie à une joie délirante, se mit à sauter, à gambader, à gesticuler, à crier au plus fort. On eût dit l'enfer ayant déchaîné une partie de ses pensionnaires.

Chose remarquable, le mtémi, que notre approche avait glacé d'effroi le matin, éprouvait et témoignait maintenant le plaisir le plus vif en présence de cette manifestation bruyante. Si nous avions débuté par la fusillade à notre arrivée, je crois que le pauvre homme en serait mort de peur.

